

**MOI,  
ANAÏS BERG.**

**MOI,  
ANAÏS BERG.**

---

**DIANE MCEVOY**

*Moi, Anaïs Berg*, par Diane McEvoy,  
a reçu le Prix du Roman de l'Été 2026, décerné  
par City Éditions, Cosmopolitan,  
les Éditions J'ai Lu, et Lizzie.

Ce prix littéraire récompense chaque année  
un roman chargé de faire vibrer votre été.

Bonne découverte à vous !

Retrouvez tous les titres City Editions :

[www.city-editions.com](http://www.city-editions.com)



© City Editions 2026

Édition et direction éditoriale : Anne-Lise Besnier

Couverture : David PAIRÉ dp.com

ISBN : 978-2-8246-2524-9

Code Hachette : 16 9952 3

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud

Catalogues et manuscrits : [city-editions.com](http://city-editions.com)

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : Mai 2026

*À ma fille Lucy,  
sans qui Anais Berg n'existerait pas.*

*« Life is what happens when you're  
busy making other plans. »*

JOHN LENNON

## PROLOGUE

*Août 2010*

Je reprends conscience.  
Allongée sur le dos, mon souffle est saccadé.  
L'air est épais, vicié.  
J'étouffe.

Je voudrais bouger, mais mon corps est raide, engourdi par le froid et surtout enserré dans quelque chose d'étroit. Un tissu humide qui me colle désagréablement à la peau, au visage. Un plaid ? Une couverture ?

Tout ce que je sais, c'est que ce linge trempé, lourd et gelé m'enveloppe comme un linceul.

Seuls mes pieds nus en dépassent. Du bout des orteils, j'essaie de deviner par quoi je suis entourée. C'est granuleux, organique, dense. Plutôt mou aussi. Friable. De la terre.

Ça me glace d'effroi.

Chaque pulsation résonne dans mon crâne comme si on y tapait un solo de batterie.

Pour l'instant, je ne vois même pas le bout de mon nez. J'ai beau écarquiller les yeux, rien. Noir absolu dans une atmosphère confinée.

Je me rends à l'évidence : je suis enterrée vivante.

Personnellement, je n'ai pas de tendance claustro. Au contraire, je sors peu. Depuis que je suis ici, je passe le plus clair de mon temps enfermée chez moi. Seule. Et j'en suis très heureuse. Ma propre compagnie est délicieuse.

Pour autant, je mets n'importe qui au défi de garder son calme en se découvrant enseveli six pieds sous terre. Malheureusement, je n'ai pas pris l'option méditation à l'école et certains diront que j'ai du mal à gérer mes émotions.

La panique me saisit. Ma gorge est sèche.

Hurler ? Pour qui ?

Je dois garder mon énergie. Ce n'est pas mon heure.

Si je bouge trop, l'air se raréfie. Si je ne bouge pas, je meurs.

Bouger, mais peu. L'équation est aussi simple qu'elle est difficile à appliquer.

Je me contorsionne comme un ver pour essayer de détendre la couverture autour de mon corps. Mon bras droit se dégage avec peine en premier, puis le gauche. Mes ongles arrachent la terre. Tant pis pour ma manucure. C'est bien la première fois que mes capsules sont plus utiles que handicapantes. Je penserai à féliciter ma prothésiste pour leur tenue. Si je m'en sors.

Je gratte, je pousse, je creuse.

Par chance, mon fossoyeur n'a visiblement pas pris le temps de tasser la terre.

Alors que mes doigts cherchent le chemin de ma liberté, je tente de faire revenir à moi les derniers éléments enregistrés dans le disque dur de mon cerveau avant le trou noir.

Je ne sais même pas pendant combien de temps j'ai perdu connaissance.

Les souvenirs reviennent par flashes.

Un visage masculin. Flou. Probablement Pete.

La pipette qui tremble entre ses mains.

La goutte qui imbibe le carré de sucre et moi, bercée par l'eau tiède de la baignoire, prête à ouvrir les portes de la perception. Voyager pour m'évader de cette réalité pendant quelques heures. Me laisser emporter par des rêveries psychédéliques pour me sentir bien.

Sereine.

Et puis plus rien. Le néant. La mort ?

Est-ce que c'est Pete qui m'a mise là ? M'a-t-il donné autre chose que du LSD ? A-t-il délibérément essayé de me tuer ? Était-ce prémédité ?

Si j'avais fait un malaise, j'imagine qu'il aurait appelé les secours. Ou pas. Après tout, c'est lui qui m'a fournie, ça le rend responsable.

Je cherche des réponses, mais tout ce que je ressens, c'est l'urgence, la rage, la peur aussi. Une peur primitive.

Soudain, plus de matière, plus rien.

Victoire ! Mes doigts ont atteint la surface.

Dans un dernier effort, je hisse mon corps hors du sol comme on arracherait les racines d'une mauvaise herbe.

À quatre pattes, je crache la terre qui s'est infiltrée dans ma bouche et dans mon nez pendant mon exfiltration.

Je tousse, mais je suis vivante.

Et libre.

Bon, il va falloir que j'attende un peu pour fêter ça, car pour l'instant, je ne suis peut-être plus ensevelie, mais je me trouve encore au fond d'un trou. Visiblement recouvert de quelque chose, car je ne distingue ni lune ni étoile.

Mais bon sang, où suis-je ?

Pour une raison que j'ignore, mon meurtrier n'a pas pris le temps de finir le boulot. On l'aurait interrompu ? Peut-être. Inutile d'attendre qu'il revienne pour finir le travail.

D'abord disparaître. Puis réfléchir. Trouver l'auteur du crime raté. Et me venger.

Je prends soin de recouvrir correctement la couverture en remettant la terre en place.

Personne ne doit s'apercevoir du miracle de ma résurrection.

Pour le moment.

Vu d'où je sors, je dois plus ressembler à une influenceuse perdue en fin de retraite ayurvédique qu'à Queen B et il est hors de question que je fasse mon retour sur scène dans cet état.

Au moins un brushing ?

Ça attendra.

Défi du moment : escalader au-delà de la hauteur de mon corps bras levés pour réussir à m'enfuir. J'ai l'impression d'être dans *Ninja Warrior*.

Celui qui m'a mise là était vraiment décidé à ce que je n'en sorte jamais. À ce que personne ne me retrouve.

Ironique lorsqu'on considère que je suis précisément venue ici pour disparaître.

Après une bonne dizaine de tentatives, j'arrive enfin à m'agripper au bord de ma tombe inachevée.

Une bâche noire sert de couvercle de fortune à ma sépulture. Je me glisse à l'extérieur comme on sortirait d'une piscine pour s'allonger directement sur le sol, à plat ventre, et profiter de la chaleur des dalles, chauffées par un soleil à plus de quarante degrés. Sauf qu'il fait nuit et que, dans la région où je suis supposée me trouver, le soleil ne chauffe jamais à plus de 25 degrés. D'ailleurs, sans surprise, l'herbe est froide et humide.

Je rampe légèrement sur le côté.

Je peux enfin me relever.

Apprenez, messieurs dames, que l'on ne se débarrasse pas de moi comme ça !

La lueur pâle d'une lune timide éclaire enfin suffisamment l'endroit pour que je le reconnaisse. Cette maison. Mon terrier d'hibernation. Les grands arbres tout autour et cette haie aux contours aléatoires, laissée en friche,

abandonnée depuis mon arrivée, parce que je ne sais pas comment m'en occuper...

Je me trouve dans mon propre jardin !

Je secoue la tête comme pour recouvrer mes esprits. Comme si j'étais encore perchée.

Il faut que je redescende.

Le dernier étage est éclairé. C'est à peu près la seule partie de la maison que j'occupe.

Qui que ce soit, cette personne n'a rien à faire ici.

Chez moi.

Mon énorme sweat John Lennon, que je ne quitte jamais à la maison, est trempé et boueux. Je ne porte qu'une culotte en guise de bas.

Jusque-là, rien d'étonnant, ces deux pièces constituant l'essentiel de mon *outfit* quotidien lorsque je reste chez moi. Je me les pèle. Il fait nuit. L'été à Liverpool ne garantit pas une température élevée.

Tremblante, je vois passer une silhouette devant la fenêtre. À moins que ce ne soit un jeu entre la lumière et mon esprit. Je dois m'enfuir.

Je ne veux pas retourner au fond de ce trou.

Mais j'ai indéniablement besoin de vêtements.

Titubante, je marche jusqu'à la porte d'entrée et pose une main incertaine sur la poignée.

Pitié, je n'ai jamais cru en Dieu, mais si quelqu'un veille finalement sur nous là-haut, c'est le moment pour un miracle. Je vous appellerai comme vous voudrez, mais faites qu'elle soit ouverte. Amen.

*Yes !* Je me fais la promesse d'aller mettre un cierge. Je sais déjà que je ne la tiendrai pas. Je tiens rarement mes promesses. Sauf celles qui servent mes intérêts.

Je rentre chez moi. J'attrape tout de suite le jeu de clés comprenant celle de la trappe extérieure de la cave que je laisse toujours négligemment dans le vide-poche posé sur le radiateur du hall. Je descends au sous-sol sans perdre de temps.

Lorsque je me suis installée, je n'ai monté que le strict nécessaire pour ne pas m'encombrer et j'ai stocké beaucoup de cartons ici, par flemme, avec l'intention de m'en occuper plus tard. Ce « plus tard » n'est pas encore arrivé et c'est tant mieux finalement.

Beaucoup sont remplis d'habits : l'assurance de trouver ce dont j'ai besoin. Mais ce que j'ai surtout fait dès mon arrivée ici a été d'installer un coffre-fort pour y conserver du liquide et les bijoux de ma mère.

Je ne les garde pas par nostalgie. Plutôt au cas où j'aurais besoin de les vendre.

Mes parents avaient pour principe de conserver un quart de leur fortune en liquide, car on ne sait jamais. Et je reconnais que ce principe m'a été bien utile.

Très jeune, j'ai compris que si elle ne faisait pas le bonheur, la thune permettait quand même de régler beaucoup de choses. Ne pas avoir à s'en inquiéter est un luxe dont j'ai toujours joui.

Je fouille dans mes affaires. Un jean noir un peu passé de mode qui a pour mérite de toujours m'aller et d'être

confortable. Ma vieille paire de Dr. Martens tout-terrain. Un sweat trop large. Des chaussettes. Et, détail non négligeable, une culotte de rechange !

Tout sent le renfermé, mais au moins je suis au sec.

Je m'arrête devant un vieux miroir abandonné par les anciens propriétaires.

Mon reflet me dévisage, spectral.

Mes cheveux sont collés à mon front, terreux.

Mes joues sont creusées, un vrai zombie.

Ce qui, à bien y réfléchir, est plutôt cohérent si l'on considère que j'étais sous terre il y a encore vingt minutes.

Dans mon propre jardin ! Je n'en reviens toujours pas.

Un bruit lourd me fait sursauter.

Je me fige.

Je retiens mon souffle quelques instants avant de sortir les liasses de billets du coffre que je fourre en vitesse dans un *tote bag* attrapé à la volée et je file.

Je rêve d'une douche. Impossible.

Ce n'est plus chez moi. Plus pour l'instant. Il faut partir.

Je remonte l'escalier, chaussures à la main pour plus de discrétion, et je sors par la porte arrière.

Je me hâte en direction de l'hôtel le plus proche, The Albert.

On raconte qu'Hitler y aurait séjourné. Je vous donne cette information, mais, je ne sais pas trop quoi en faire, si ce n'est imaginer qu'il y a répandu ses germes

de cruauté comme on crache un virus en toussant sans couvrir sa bouche.

Mon téléphone doit être resté en haut. J'en achèterai un neuf demain, pour lequel je reprendrai une carte prépayée. C'est plus prudent.

À partir de maintenant, je passe en mode sous-marin.

Je longe les murs. Liverpool dort. Les réverbères découpent des ombres froides sur le trottoir. Ma tête a choisi de jouer « Rock'n'Roll Suicide » de David Bowie en guise de bande-son, mais je vous rassure, je n'ai aucunement l'intention d'en finir avec la vie, vous imaginez bien que si c'était le cas, j'aurais eu aussi vite fait de me laisser crever au fond de mon trou.

Je m'arrête devant la vitrine d'un fleuriste. Mon visage se fond entre les bouquets fanés et les pancartes effacées. J'allumerais bien une cigarette, mais elles sont restées chez moi.

J'ai été morte. Ou presque.

J'ai mordu la poussière.

Je me délecte d'avance de mon retour sur scène.